

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 31 [i.e. 30] (2018)
Heft: 117: L'impuissance des experts

Artikel: La guerre des faits
Autor: Plüss, Mathias
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-821585>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre des faits

La science peine à maintenir son autorité dans notre société individualisée et hyperconnectée. Les experts doivent prendre conscience du problème et s'organiser pour pouvoir se battre à armes égales contre fake news et théories du complot.

Par Mathias Plüss

L'expert n'a jamais été très populaire. Personne n'apprécie vraiment de recevoir des leçons, et celui qui fait preuve de rigueur intellectuel passe vite pour un pédant. Les érudits sont «des spécialistes qui savent tout sur une chose et rien sur le reste», ironisait l'écrivain Ambrose Bierce. Bref, des savants un peu idiots, qui ne comprennent pas grand-chose à la vie réelle.

La plupart des gens ne prissent guère les professeurs, et il y a longtemps qu'il s'est habitué à cette situation, confie Tom Nichols, lui-même professeur au Naval War College de Newport (Etats-Unis) et auteur du livre «The Death of Expertise». Mais la situation a changé selon lui: dans les années 1960 et 1970, la plupart des Américains estimaient encore que «ceux qui ont envoyé un homme sur la Lune avaient en général également raison sur la plupart des autres questions de société importantes». Aujourd'hui, des personnes sans savoir particulier s'estiment plus compétentes que les experts. «Je n'ai pas de problèmes lorsqu'on se montre sceptique - c'est même une bonne chose», poursuit Tom Nichols. Ce qui est grave, c'est que tout respect s'est perdu. Nous sommes remis en question de manière très agressive.»

Paru en avril 2017, son livre pourrait être perçu comme une réponse à Donald Trump, qui avait qualifié les experts d'«épouvantables» pendant sa campagne et se vantait de pouvoir s'en passer. Mais le manuscrit avait déjà été achevé avant. «Je n'avais pas prévu Trump, dit Tom Nichols, mais je savais que quelque chose du genre nous arriverait un jour.» Le phénomène ne concerne certainement pas que les Etats-Unis, mais s'étend à l'ensemble du monde occidental, et le livre a été rapidement traduit en onze langues. Depuis, l'auteur croule sous les sollicitations.

Tous savants

La crise qui frappe les spécialistes ne se limite pas aux sciences. Les médecins remarquent que certains patients ne viennent pas chercher conseil mais exigent des traitements qu'ils ont auparavant trouvés en googlant. Architectes et artisans rapportent que leurs clients veulent leur dicter la manière de faire leur travail. Et

les enseignants doivent gérer des parents frustrés incapables d'accepter que leurs enfants ont simplement mal répondu à une question d'examen.

Le phénomène a de multiples raisons. Tom Nichols y voit d'abord une conséquence de la prospérité: «Notre monde de haute technologie fonctionne si bien que les gens s'imaginent - à tort - que tout ça est très simple. Un click envoie un courriel à l'autre bout du monde, mais personne ne pense à la multitude de spécialistes qui rendent cela possible, des ingénieurs aux diplomates en passant par les concepteurs de logiciels.» Une deuxième raison réside dans la mode actuelle consistant à traiter les étudiants comme des clients, dont le bien-être semble acquérir plus d'importance que l'apprentissage. Cela débouche sur un excès de confiance en soi couplé avec un recul des connaissances acquises.

«Notre monde de haute technologie fonctionne si bien que les gens s'imaginent à tort que tout est très simple.»

Tom Nichols

Deux autres causes de la crise proviennent de l'intérieur même du système scientifique. D'un côté, on paie le prix du relativisme postmoderne: les faits n'existent pas, il y a seulement des interprétations, comme disait Nietzsche. Partant de là, des théoriciens, notamment de gauche, ont remis en question de manière fondamentale l'idée qu'une vérité objective puisse exister vraiment. Pour le philosophe Michael Hampe de l'ETH Zurich, il se révèle alors difficile de répondre à ceux qui discrediteront la théorie d'un réchauffement climatique par l'homme et la considèrent comme une simple vue de l'esprit.

D'un autre côté, les experts ont toujours outrepassé les limites de leurs compétences, note Dietram Scheufele, professeur de communication des sciences à l'Université du Wisconsin. «Par exemple, des scientifiques peuvent calculer la probabilité que la rougeole se déclare dans une classe si 20% des écoliers ne sont pas

► P. 10 / 11

L'assaut des médias: German Ramirez, un spécialiste des maladies tropicales, fait le point en 2014 sur la prise en charge d'une infirmière espagnole infectée par Ebola.

Photo: Denis Doyle/Getty Images

Chassé-croisé entre science et société

vaccinés. Mais ce n'est pas leur tâche de déterminer s'il faut rendre la vaccination obligatoire.» C'est une question politique qui nécessite une réponse politique. Les scientifiques peuvent ici parfaitement donner leur opinion, mais pas en se présentant comme des autorités. S'ils le font, «ils minent leur propre crédibilité», poursuit le chercheur: ils doivent accepter que des considérations morales et religieuses soient également prises en compte à côté des arguments scientifiques. Comme l'a dit Friedrich Dürrenmatt: «Ce qui concerne tous ne peut être réglé que par tous.»

La malédiction du numérique

Ces évolutions négatives n'auraient pas débouché sur la profonde crise actuelle sans un autre facteur déterminant: Internet. On aurait pu penser que l'offre illimitée d'informations gratuites allait conduire au triomphe du savoir. Mais cela aurait été bien naïf. Le contraire s'est produit: connaissances établies et théories de conspiration, opinions fondées et opinions incohérentes se retrouvent désormais sur un pied d'égalité. Pire: souvent, les «fake news» se propagent plus vite que les «fact news».

Cette évolution négative se voit renforcée par les médias sociaux. «Nous sommes tous copains sur Facebook, avance Tom Nichols. Cela a conduit à l'idée ridicule que chacun de nous a autant de compétences et que toutes les opinions se valent.» Internet contribue aussi à la perte de respect parce que les barrières tombent plus facilement devant un écran que lors d'un face-à-face.

Les médias sociaux favorisent en outre un effet que les psychologues nomment le biais de confirmation. Dans la réalité, il est rare que les gens se forgent une opinion à partir des faits. En général, notre avis les précède, et nous allons ensuite en chercher de nouveaux afin de le confirmer. Et Internet facilite grandement cette étape, secondé par des algorithmes qui nous font voir précisément le type d'informations que nous apprécions. «C'est le paradoxe de ce nouveau monde, ajoute Dietram Scheufele. Il n'a jamais été aussi facile de trouver les informations que l'on souhaite. En revanche, il n'a jamais été aussi facile d'échapper à celles que l'on ne veut pas voir.»

La crise actuelle n'est pas propre à la science. Les scientifiques sont d'ailleurs toujours considérés comme dignes de confiance en Europe, et 90% de la population aux Etats-Unis, démocrates et républicains confondus, se font une idée favorable de la science. Mais ce qui devient diabolique, c'est que chacun peut choisir les connaissances scientifiques qui lui conviennent. Certains retiendront ainsi

une étude prétendant établir un lien entre vaccins et autisme, bien qu'il soit connu depuis longtemps qu'elle avait été falsifiée.

Un paradoxe en résulte: l'accroissement des connaissances augmente davantage le degré d'idéologisation des gens qu'il ne le réduit. Cela a été démontré autour du changement climatique actuel qui est, selon les scientifiques, provoqué par les activités humaines: les démocrates sont d'autant plus convaincus de ce lien qu'ils en savent plus sur le sujet, alors que les républicains y croiront moins. Une expérience instructive a été menée par la psychologue Ashley Landrum: elle a donné à lire à différents participants deux versions d'un article sur le virus Zika. L'une établissait un rapport entre le virus et le changement climatique, l'autre avec les migrations. Résultat: les républicains se montraient inquiets s'ils avaient lu l'article associé aux migrations, et indifférents par rapport à celui établissant un lien avec le climat. Pour les démocrates, c'était exactement le contraire.

«Il est contre-productif de mentionner des faits qui remettent en question la conception du monde de votre interlocuteur.»

Gleb Tsipursky

La situation en Europe actuelle n'est pas encore aussi dramatique et polarisée qu'aux Etats-Unis. Mais le climat politique général n'incite guère à l'optimisme. Parmi les nombreux exemples, on citera le triomphe en Italie du Mouvement Cinque Stelle, qui se montre très sceptique à l'égard des vaccinations et des «élites». La crise simultanée du journalisme ne simplifie pas la situation. «Il est presque trop tard, estime Stephan Russ-Mohr, professeur de journalisme et de gestion des médias à l'Université de la Suisse italienne à Locarno. Dans la lutte contre les fakes news, nous sommes dos au mur. Malgré toutes les initiatives lancées, nous n'atteignons pratiquement pas les gens.»

Les pièges à éviter

La science a urgentement besoin d'une stratégie de communication. Il ne suffit pas d'avoir raison sur le fond. Les exemples montrent qu'en général les arguments ne permettent pas de convaincre les individus d'abandonner leurs convictions. «Il est même contre-productif de mentionner des faits qui remettent en question la conception du monde de l'interlocuteur», explique

Le monde académique rêve d'une politique basée sur des considérations scientifiques. Mais celles-ci ne constituent pour les autorités et le public souvent qu'un argument parmi d'autres. Quatre cas emblématiques.

1

ÉCOLE

La bataille du Lehrplan 21

En 2006, le peuple suisse acceptait à 85% d'harmoniser la formation au niveau fédéral. Cette volonté s'est concrétisée sans heurts en Suisse romande avec le Plan d'études romand. La situation s'est en revanche révélée plus compliquée outre-Sarine pour son pendant, le Lehrplan 21. Elaboré par des experts en pédagogie, il a été adopté par les cantons germanophones à fin 2014. Depuis, politiciens, enseignants et parents l'attaquent de toutes parts. Certains opposants redoutent qu'il nuise à la liberté et à la créativité. La droite conservatrice dénonce une réforme trop chère, qui viole le fédéralisme et exige trop des enfants. L'enseignement des langues cristallise les tensions.

«En ciblant le Lehrplan 21 et le travail des experts, les opposants ont trouvé un moment et une modalité pour mettre en cause la transformation de certaines valeurs, souligne Farinaz Fassa, directrice de l'Observatoire de la formation et de l'éducation de l'Université de Lausanne. L'école implique la transmission du passé, une conception du présent et une vision du futur. C'est un sujet que tout le monde pense bien connaître puisque chacun est allé à l'école. Il est donc à la fois intime et très politique.» Jusqu'à présent, la population fait cependant confiance aux autorités scolaires et aux experts: sept initiatives cantonales contre le Lehrplan 21 ont échoué dans les urnes.